

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 5

Artikel: Marc-Henri sur les routes d'Espagne : [suite]
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228517>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Marc-Henri sur les routes d'Espagne

par Jean des Sapins

IV

Chez les Castillans

Dans la capitale espagnole, la première visite que l'on fait est celle du « Prado », le célèbre musée qui contient les tableaux des plus grands peintres de tous les temps et particulièrement des trois maîtres espagnols : Greco, Velasquez, Goya.

Sous la conduite d'un guide qui parle le français avec l'accent castillan, nos trois Vaudois se promenèrent de salle en salle durant toute une matinée.

Marc-Henri qui aime les musées, se tenait près du guide et recueillait religieusement ses explications. De temps à autre, il prenait des notes, histoire de raconter à sa femme, la grande Hortense, ce qu'il a vu et entendu. Il faut dire que la grande Hortense n'aime rien tant les voyages qu'elle trouve trop fatigants. Son bonheur est de « pottinguer » ses petits enfants du matin au soir. Il lui suffit que son mari lui raconte tout ce qu'il a vu de beau au cours de ses « virées ».

Jules au Sapeur suivait de loin, s'intéressant particulièrement aux Nymphes, aux Vénus et aux Madones dont

les traits avaient le don de l'émouvoir. Quant à François du Crétêt, il allait son petit bonhomme de chemin sans bien se rendre compte de ce qu'il voyait. Lui qui aime par-dessus tout le calme, la tranquillité des grands espaces et les voyages sans fatigues, trouvait que c'était beaucoup de choses à lui demander de s'intéresser à tous ces tableaux. Une toile qui représente des pommiers en fleurs ou un vieux clocher en pleine campagne lui plaît beaucoup plus que les œuvres des grands maîtres. Jamais il ne se serait avisé de poser une question au guide, tant il avait peur de passer pour un ignorant. Son air placide semblait dire : « Je m'en rapporte ! »

Tandis que Jules au Sapeur se pâmait d'admiration devant les nymphes bien

en chair de Rubens, François regardait tout cela d'un air indifférent. Cependant, quand il fut en présence du Christ en croix, de Vélasquez, il resta figé sur place, tant il fut saisi par la beauté de l'œuvre. Et, tandis que les visiteurs s'éloignaient, il revint seul dans la salle, prit du recul et admira tout à son aise le tableau.

Dans la partie du musée réservée à Goya, Jules au Sapeur tomba en arrêt devant les deux « Maja » : la vêtue et la nue. Placées en face l'une de l'autre, elles retiennent l'attention de tous les visiteurs et surtout celle des artistes qui s'appliquent à copier ces chefs-d'œuvre.

Tandis que Marc-Henri, baragouinant un peu d'espagnol, disait :

— Je ne sais laquelle je préfère, de la « Vestida » ou de la « Desnuda » ?

Jules au Sapeur n'hésita pas :

— Moi, je préfère la « Desnuda » !

Ce petit corps de femme, souple, mince et moelleux, étendu sur des coussins, cette tête parfaite, précieuse et mutine, tout cet ensemble qu'on ne saurait décrire l'enthousiasma. Il fut le dernier à s'éloigner.

— Que m'importe le reste, dit-il, en rejoignant ses compagnons. J'ai vu ce qu'il y avait de plus beau !

Ils quittèrent le « Prado » les yeux remplis d'une vision inoubliable.

* * *

Le lendemain, ils partirent pour Tolède. Ils traversèrent, dans la banlieue de Madrid, cette fameuse cité universitaire qui fut le théâtre de violents combats durant la guerre civile. Actuellement, on la reconstruit en de beaux bâtiments en briques rouges. C'est, à la fois, grand, spacieux, cossu et bien aéré. Et de nouveau l'auto roula dans cette steppe de la Nouvelle Castille, pour atteindre la gorge profonde où le Tage roule des eaux verdâtres et entoure la vieille cité de toutes parts. Marc-Henri

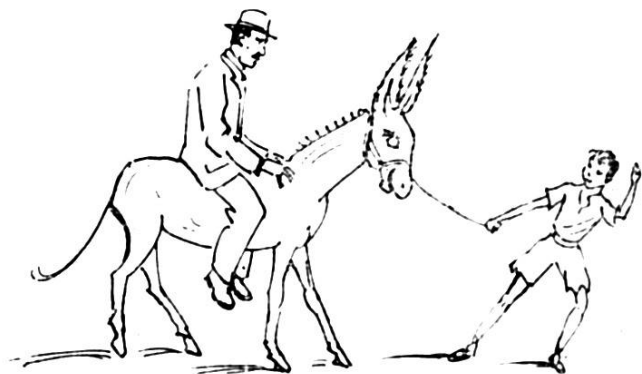
se remémora ce vieux proverbe espagnol : « Lorsque Dieu fit le soleil, ce fut pour le placer au-dessus de Tolède. »

La ville mauresque au passé millénaire leur apparut dans tout son éclat lorsqu'ils arrivèrent sur la place Zocodover, centre des restaurants, des boutiques et des ateliers des ferronniers, ébénistes, doreurs et autres artisans. Tolède est une de ces villes où il faut aller à pied. On chemine dans ses étroites ruelles où les gamins jouent à l'ombre des murs et où, de temps à autre, apparaît, derrière un grillage de fenêtre, une tête de femme.

Précédés d'un guide, nos trois compagnons résolurent de parcourir toute la ville. Mais, au bout d'un quart d'heure, François se déclara fatigué.

— C'est fini, je ne fais plus un pas, dit-il d'une voix lamentable, en s'asseyant sur une marche d'escalier.

Il fallut aviser. Le guide trouva un âne sur lequel notre homme fut hissé tant bien que mal. Un gamin fut chargé de prendre le commandement de l'attelage et hop ! nous voilà repartis.



Marc-Henri se retournait parfois pour voir si l'ami François se tenait encore à « cabillon » sur sa bête.

— Quel drôle de Sancho Pança tu aurais fait. Maigre comme tu es, c'est une Rossinante qu'il aurait fallu trouver !

— Va toujours ! ripostait François.

La petite troupe s'achemina à travers les venelles endormies. Des gamins surgissaient de partout auxquels on je-

tait une poignée de gros sous. Et, perdus dans cette cité qui fut une grande capitale arabe, où l'Orient et l'Occident se sont heurtés et pénétrés, ils eurent l'impression d'être au bout du monde. Ils étaient loin de dire : « Il n'y en a point comme nous ! » Dans leur hâte à sortir de ces impasses, ils ne criaient pas : « On a bien le temps ! », mais songeaient qu'on pourrait bien « aller boire un verre ».

Le guide les conduisit dans la maison du Greco, ce peintre unique, ce grand Crêtois qui eut le don de spiritualiser tous ses personnages et réalisa ainsi des œuvres magnifiques dans un paysage d'une âpreté et d'une beauté saisissantes. La maison, transformée en musée, est telle qu'il l'habita vers l'an 1600, avec son atelier, ses chambres, sa cuisine et le petit clocher qui couronne le toit. Ils traversèrent le jardin plein de fleurs et se rendirent dans l'église de San Tomé où on leur fit voir le chef-d'œuvre du maître : « L'enterrement du comte d'Orgaz ». Tandis que Marc-Henri suivait avec attention le commentaire du guide, Jules au Sapeur, qui ne goûte guère — comme il dit — la peinture spirituelle, rejoignit François accroupi sur son âne.

Ensuite, ils débouchèrent brusquement devant la cathédrale.

— Je vous laisse, fit Jules au Sapeur, j'ai assez vu de musées et d'églises pour le moment.

Et il avisa une petite taverne où il finit par trouver de quoi se rafraîchir. Impossible, bien entendu, de commander un demi de Rivaz. Pas moyen, par cette chaleur, de déguster les fameux crus d'Espagne. L'eau minérale, c'est bon pour les malades. Alors il ne restait plus que la bière dont il s'offrit une première chope.

François, lui, qui a un faible pour les vieilles églises, descendit prestement de son âne et se sentit tout ragailardi.

Dans la pénombre de la vaste nef, il entra en marchant sur la pointe des pieds. « L'intérieur, a dit un auteur, est écrasant de beauté. » Tolède, qui fut une cité opulente et dévote, confia à ses ferronniers et à ses orfèvres le soin d'embellir l'édifice. Ce qu'il firent avec une maîtrise sans égale, si bien qu'on a pu dire que « les plus étincelantes splendeurs de cette cathédrale d'un gothique massif dorment dans un écrin ».

— Et maintenant, dit Marc-Henri, il nous reste à voir l'Alcazar !

A quelques pas de la place Zocodover, ils virent se dresser l'immense ruine de cette maison militaire où les cadets commandés par le général Moscardo résistèrent victorieusement aux attaques des « gouvernementaux » durant la guerre civile.

L'Alcazar de Tolède, nom prestigieux qui symbolise l'héroïsme, est là, debout, au-dessus de la ville. Ses murs sont éventrés, ses fers tordus, ses fenêtres brisées. Il n'y a plus de toits. Une brèche énorme le partage en deux. Et, néanmoins, il défie le temps. Il défiera peut-être les siècles.

On reconstruit plus loin une nouvelle maison militaire, car le général Franco a décidé de conserver intacte cette ruine glorieuse où les Espagnols, comme les étrangers, viennent suivre, pas à pas, la lutte gigantesque que soutinrent ceux que l'on a appelé « les Cadets de l'Alcazar ».

Ce fut la dernière vision qu'ils emportèrent de Tolède.

(A suivre.)

Vaudois...!

Le verre de l'amitié se boit au

BUFFET DE LA GARE

Robert PÉCLARD

LAUSANNE